

16 *Que les pensées seules*
& sensibles dans ceux qu'on appelle
des gens d'oraison : car il paroît par-
là qu'il y en a bien à qui on donne
ce nom, qui ne le méritent pas, &
qui, avec toutes leurs méditations si
réglées, n'ont gueres prié dans toute
leur vie.

C'est ce qui doit nous humilier,
quelque assidus que nous soyons dans
les exercices de piété, & principale-
ment dans celui de la priere, puisqu'il
peut se faire avec tout cela que nous
ayons fait très-rarement de ces prieres
chrétiennes, qui sont les seules que
Dieu entend & les seules qu'il exauce.

Ainsi il ne faut pas tant juger de
nos prieres par les pensées que nous
y avons, que par le fonds de la cha-
rité qui doit les produire : & comme
il n'y a rien de si caché que ce fonds
de charité qui réside dans le cœur,
il n'y a rien aussi de plus obscur pour
nous que notre priere.



CHAPITRE III.

*Eclaircissement plus ample des illusions
qui naissent de ce que l'on confond
les pensées de l'esprit avec les mou-
vements du cœur.*

LA différence que nous avons re-
marquée entre ce qui ne se passe
que dans l'esprit & les sentiments
effectifs du cœur, est si importante
pour mieux comprendre comment il
peut arriver qu'en faisant réglément
chaque jour plusieurs heures de priere
mentale, on ne fait jamais de vérita-
bles prieres, qu'il est nécessaire d'ap-
profondir encore davantage cette ma-
tiere, & de découvrir tout ce qui
contribue à cette illusion si dange-
reuse.

Ce qui fait que l'on s'y trompe,
n'est pas que l'on ignore en général
qu'il n'y a point de vraie priere qui
ne vienne du cœur & qui ne soit un
saint désir. Cette illusion a une cause
plus fine & plus subtile, qu'il est bon
de découvrir : voici de quelle sorte
l'ame s'y engage.

Elle ne sauroit aimer que ce qu'elle conçoit, & elle conçoit toujours ce qu'elle aime. Mais quoique la connoissance soit toujours jointe à l'amour, l'amour n'est pas toujours de même joint à la connoissance, y ayant quantité de choses que l'on conçoit par l'esprit, sans les aimer par la volonté, quoique l'on ne laisse pas d'en confondre la pensée avec l'amour.

La source de cette erreur est, qu'il y a certains objets dont on conçoit aisément qu'ils sont dignes d'être aimés, sans qu'on les aime en effet : il n'y a personne, par exemple, qui n'ait cette idée de Dieu, qu'il est le bien souverain ; mais il y a bien de la différence entre croire que Dieu est digne d'être aimé, & l'aimer effectivement : & il est aussi rare de trouver des hommes sans cette croyance, qu'il est rare d'en trouver qui soient véritablement pénétrés de cet amour : la croyance n'est que dans l'esprit ; l'amour a son siège dans le cœur. Cependant l'ame confond aisément ces deux actions, & s'imagine aimer réellement ce que l'esprit lui propose comme digne d'être aimé.

Ce qui contribue beaucoup à cette

erreur, est que quoique l'ame n'aime pas Dieu pour juger qu'il est digne d'être aimé, elle aime néanmoins beaucoup de choses dans l'amour de Dieu, considéré comme objet de sa pensée, & connu par une réflexion d'esprit : car cet amour a certaines qualités qui peuvent le faire aimer & rechercher par l'amour propre. On conçoit par l'esprit qu'il rend l'ame plus excellente, plus noble, plus spirituelle : on fait qu'il est une preuve qu'on est aimé & favorisé de Dieu ; qu'il relève ceux à qui il est donné, & les met dans un état plus heureux.

Il peut donc arriver qu'y ayant dans l'esprit cette lumière, que Dieu est digne d'être aimé, à cause de sa justice & de sa sainteté, & cette lumière demeurant stérile, c'est-à-dire, l'ame n'aimant point effectivement cette justice & cette sainteté, l'esprit soit frappé & touché de ces autres idées, que l'amour de Dieu est un grand bien pour l'ame qui le possède ; qu'elle est beaucoup plus estimable, plus heureuse, plus excellente, & que ces idées l'attirent & produisent en elle des sentiments d'amour. Or comme toutes ces idées sont jointes à

20 *Que les pensées seules*
celles qu'elle a de ce qui rend Dieu
effectivement aimable, elle s'y trompe
facilement, & s'imaginer aimer Dieu,
au lieu qu'elle n'aime en effet que les
propres avantages qui lui reviennent
de son amour.

Celui-là, dit saint Augustin, plaît
à Dieu, à qui Dieu plaît. *Ille placet
Deo, cui placet Deus.* Il faut donc
voir ce qui nous plaît dans l'amour
de Dieu. Si c'est sa vérité, sa justice,
sa sainteté, sa sagesse, c'est Dieu qui
nous plaît, parce que cette vérité,
cette justice, cette sainteté, cette sa-
gesse sont certainement en Dieu &
Dieu même; mais ce n'est pas se
plaire en Dieu, que d'aimer simple-
ment les avantages qui nous en re-
viennent: & ainsi comme l'amour de
la justice de Dieu est toujours pur &
& désintéressé, l'amour des avantages
que cet amour nous apporte, peut être
l'objet d'un amour de cupidité & d'in-
térêt, c'est-à-dire, d'amour propre.
Ainsi, dans ce mélange d'idées qui
peuvent être animées par différents
amours, il n'est pas étrange que l'ame
s'y trompe, & qu'étant intéressée dans
le jugement qu'elle porte d'elle-même,
elle s'attribue les mouvements les plus

ne sont point oraison. L. I. 21
purs, lorsqu'elle n'en a en effet que
de grossiers & d'intéressés.

L'ame trouve de plus dans ces oraï-
sons où l'esprit est frappé de différen-
tes idées & de divers mouvements,
plusieurs autres choses qui lui sont
agréables & qui peuvent produire en
elle un gout & un contentement hu-
main.

Cette facilité de passer de pensée en
pensée, & de tirer des conséquences
des vérités qui se présentent à l'esprit,
doane déjà quelque satisfaction, parce
que l'ame aime tout ce qu'elle fait sans
peine. Il s'y mêle de plus assez aisément
de certaines vues qu'on éprouve ce que
les Saints ont éprouvé, & qu'on est
éclairé & spirituel: car on fait insensibi-
blement de la piété, un certain métier
dans lequel on veut réussir comme dans
les autres, & l'on prend pour marque
de ce succès, le gout & les lumieres que
l'on a dans ces prieres. On en tire des
conséquences favorables pour l'état de
son ame: on s'en sert pour appaiser ses
scrupules, & pour établir en soi une
paix humaine que le diable n'a garde
de troubler, parce que cette paix em-
pêche qu'on ne reconnoisse & qu'on
n'approfondisse plusieurs devoirs im-
portants.

On conçoit facilement qu'un Prédicateur qui s'applique à penser à un sujet de piété, dans le dessein d'en entretenir ses Auditeurs, peut avoir un contentement fort humain des belles pensées qui se présentent à son esprit, & des mouvements même avec lesquels il se propose de les exprimer ; & il est aisé de comprendre que ces mouvements dont il a l'idée, ne sont point effectivement dans son cœur ; qu'ils ne sont que sur la surface de sa pensée, & qu'ils ne le satisfont que dans la vue secrète qu'il a que ces mouvements étant exprimés, exciteront dans ses Auditeurs des sentiments qui lui seront favorables.

On comprend de même sans peine que, lorsqu'on s'entretient de quelque sujet dans la prière, avec la vue qu'on sera obligé d'en rendre compte, cette vue peut nous faire trouver du plaisir dans la facilité que nous y avons, & dans la pensée que ces mouvements dont nous concevons l'idée, seront approuvés par ceux à qui nous devons les découvrir.

Mais il faut concevoir de plus que sans ce retour même, que la vanité fait faire sur le jugement de ceux qui

connoîtront nos pensées, il suffit, pour en avoir une vaine complaisance, qu'on y fasse soi-même réflexion, & que l'on soit comme l'Auditeur & l'Approbateur de ce que l'on fait dans cet exercice.

Car on s'imagine souvent, comme nous avons dit, que l'on aime les objets, quoique notre amour se termine à nous-mêmes, qui regardons ces objets. On n'aime pas Dieu, on n'aime pas la dévotion ; mais on s'aime comme dévot, comme spirituel, comme avancé dans les voies de Dieu. Ce personnage nous plaît. On aime à se regarder en cet état ; & pour nous donner lieu à nous-mêmes de nous y concevoir avec quelque fondement, on aime la facilité de s'entretenir avec Dieu dans l'oraison. On aime ces mouvements humains qu'on y éprouve, & l'on se livre par-là à toutes les illusions qui flattent notre amour propre.



CHAPITRE IV.

Autre illusion qui naît de ce que l'amour de Dieu étant d'un mérite fort inégal selon ses différents degrés, on s'attribue les plus grands lorsqu'on n'est que dans les moindres.

ON se trompe encore d'une autre maniere, par cette confusion des idées qu'on a dans l'esprit; c'est que l'on prend aisément les plus petits degrés d'amour pour les plus grands, parce qu'ils conviennent en plusieurs choses, comme dans le nom, dans l'idée & la définition générale, & souvent dans les motifs qui les excitent. Car les plus foibles degrés d'amour naîtront des mêmes idées que les plus forts.

Cette erreur est donc d'une grande conséquence, parce qu'il y a une extrême inégalité de mérite entre ces divers degrés d'amour. Il y a même des degrés d'amour qui ne sont pas incompatibles avec l'état du péché & la domination de l'amour du monde. Ainsi, depuis le degré où la charité

commencé

ne sont point oraison. L. I. 25
commence à justifier l'ame, jusqu'aux premiers sentiments d'amour, il y a une infinité de divers degrés qui fervent tous à la disposer à la justification, comme depuis ce premier degré justifiant jusqu'à la consommation de la sainteté, il y a une autre infinité de degrés plus excellents les uns que les autres. L'Evangile nous apprend qu'il y aura la même diversité dans le Ciel, & qu'il y aura de même divers degrés de béatitude; & S. Augustin nous enseigne que l'inégalité en sera mesurée sur l'inégalité de l'amour.

On fait en général que cette inégalité de degrés se rencontre sur la terre parmi les justes & parmi ceux qui ne le font pas encore. Mais qui est-ce qui fait la mesure précise de son amour, puisqu'on ne fait pas même s'il est dominant ou non dominant, justifiant ou non justifiant?

C'est donc encore là une autre source d'illusion qui n'est pas moins ordinaire. Comme on croit quelquefois aimer effectivement Dieu sans l'aimer, on croit aussi quelquefois l'aimer beaucoup quand on l'aime peu; & de même qu'on se trompe en prenant de pures pensées pour de vrais mouvements

26 *Que les pensées seules*
d'amour de Dieu, on se trompe aussi
souvent, lorsqu'ayant quelques senti-
ments véritables d'amour, on s'ima-
gine qu'ils sont aussi forts que notre
pensée nous les représente; & c'est ce
que S. Augustin nous fait remarquer
expressément avoir été dans S. Pierre,
lorsqu'il disoit à Jesus-Christ qu'il
étoit prêt d'exposer sa vie pour lui:
Animam meam pro te ponam. Car ce
saint Docteur reconnoît dans les pa-
roles de cet Apôtre, un mouvement
sincere de charité, en même-temps
qu'il assure qu'il n'avoit pas cette gran-
de charité qui est nécessaire pour ac-
complir ce grand précepte de donner
sa vie pour Jesus-Christ: *Ipsam cha-
ritatem Apostolus Petrus nondum ha-
buit, quando timore ter Dominum ne-
gavit, & tamen parva & imperfecta non
deerat, quando dicebat Domino: Ani-
mam meam pro te ponam.* L'illusion de
cet Apôtre consistoit donc en ce qu'il
prenoît cette charité imparfaite pour
une charité parfaite, cette volonté
foible pour une volonté pleine, &
qu'en un mot il croyoit pouvoir ce
qu'il sentoît qu'il vouloit: *Putabat se
posse, quod se velle sentiebat.*

Cette illusion se rencontre très-sou-

ne sont point oraison. L. I. 27
vent dans les prieres de ceux qui se
proposent de faire pour Dieu des œu-
vres excellentes hors de l'occasion de
les faire, qu'ils se représentent les tour-
ments des Martyrs, & s'imaginent sur
cela qu'ils auroient eu la force de les
souffrir, & enfin qui s'attribuent effec-
tivement les dispositions dont ils con-
çoivent l'idée. Car quoiqu'il puisse se
faire que dans ceux qui ont quelque
piété, ces idées soient accompagnées de
quelques mouvements intérieurs, il
s'en faut bien néanmoins qu'ils n'aient
droit de croire sur ces simples desirs,
que ces dispositions soient dans leur
ame au degré de perfection qu'ils con-
çoivent, & ils n'en pourroient être per-
suadés, sans tomber dans l'illusion &
dans la présomption de S. Pierre. Et
peut-être que cette présomption se-
crete est un des défauts qui détruisent
le plus ordinairement le mérite de nos
oraisons, & qui fait qu'après toutes
ces belles idées, on se trouve très-
foible dans l'occasion.

Il n'y a que la tentation & l'expé-
rience qui fassent connoître à l'ame
ce qu'elle peut: *De quoi est certain
celui qui n'a point été tenté, dit le Sage? Eccli. 34, 9.
Qui non est tentatus quid scit?*

28 *Que les pensées seules*

Après l'épreuve même, il ne faut pas nous attribuer la force qui nous a soutenus comme étant permanente en nous. Il faut la demander sans cesse à Dieu, en reconnoissant qu'elle est à lui & non à nous, bien loin de juger que nous ayons en nous le pouvoir de faire de grandes actions de piété, parce que nous en avons l'idée dans l'esprit, & qu'étant hors de l'occasion, nous avons quelque désir de les pratiquer. Il faut toujours se tenir dans la connoissance & dans la conviction de sa pauvreté.

C'est ce qui donne lieu de douter de l'utilité d'une pratique de dévotion qui se trouve dans quelques livres de piété.

Cette pratique est de former des souhaits de choses très-grandes & très-difficiles, & même moralement impossibles, comme d'aimer Dieu autant que tous les Anges & tous les Saints, de le glorifier par chacune de ses actions, autant qu'il le fera dans toute l'éternité par toutes les créatures, & de pouvoir soulager les miseres de tous les pauvres du monde, de se charger de tous les maux de ceux qui souffrent dans toute l'étendue de la terre, d'en-

ne sont point oraison. L. I. 29

durer pour Dieu des tourments plus grands que ceux des Martyrs, de s'imaginer même que l'on est dans les occasions où l'on seroit obligé de confesser la foi devant les tyrans, afin de former en même-temps des actes de force pour rejeter leurs sollicitations & mépriser leurs menaces.

La raison qui pourroit persuader quelques personnes de l'utilité de cette pratique est, que par le moyen de ces objets que l'ame se représente, on prétend qu'elle s'éleve au-dessus de sa foiblesse, & produit des actes dans une haute perfection, qui sont par conséquent beaucoup plus méritoires que ceux qu'elle produit dans les petites occasions de la vie commune, & plus capables d'augmenter les vertus & de les porter à un haut degré de perfection.

Je ne prétends pas ici combattre généralement cette pratique; mais il est bon, premièrement, d'avertir que ces actes intérieurs des vertus peuvent souvent n'être rien moins que des actes de vertu, & que ce ne sont pour l'ordinaire que de simples pensées de vertus. Or nous devons bien nous garder de croire que nous avons

30 *Que les pensées seules*
les vertus, parce que nous y pensons.

Secondement. Encore que ces pensées fussent accompagnées de quelques mouvements de la volonté, ces mouvements pourroient être trop humains, & n'avoir point d'autre source que l'amour propre.

Troisièmement. Quoiqu'il y eût quelque véritable charité mêlée parmi ces pensées, il faudroit bien se garder de croire qu'elle s'étendît jusqu'à tous ces grands actes que nous aurions conçus, & nous ne pourrions nous l'imaginer, sans une présomption qui seroit d'autant plus grande que celle de S. Pierre, que nous sommes souvent beaucoup plus foibles qu'il n'étoit.

Quatrièmement. Tous ces souhaits ne sont comptés de Dieu, que sur le pied du fonds de charité qui les produit. Ils sont peu de chose, s'ils sont formés par une charité foible, & ils seroient très-considérables, s'ils naissoient d'une grande charité : mais ils ne sont nullement des preuves qu'on a cette grande charité, & ne contribuent pas même beaucoup à l'acquérir. La raison en est, que la charité s'augmente en exerçant des actions difficiles, en réprimant les passions qui nous sollicitent


ne sont point oraison. L. I. 31

fortement, en sacrifiant quelque chose à Dieu : mais il n'y a rien de si facile que de former ces souhaits par la pensée, c'est-à-dire, de les concevoir. Il n'est point besoin pour cela de mortifier réellement aucune de nos passions ; & comme ces pensées ne nous content rien, on ne donne rien proprement à Dieu, en les lui offrant, de sorte qu'elles doivent être regardées comme les moindres de tous les exercices de piété, lors même qu'elles ne sont point accompagnées de cette présomption secrète qu'elles produisent assez naturellement.

Cinquièmement. Qu'il n'est nullement véritable que ces desirs des grandes choses fassent toujours plus croître l'ame en charité & en vertu que la pratique des moindres vertus. Et l'on peut dire au contraire, que l'avancement solide dans la vertu consiste dans la pratique des petites vertus qui sont de notre portée, & que nous devons compter pour peu de choses ces desirs des plus grandes actions, lorsque nous sommes hors de l'occasion de les pratiquer.

On pourroit même dire avec fondement, qu'il seroit bien plus conforme à l'humilité chrétienne, de ne pas s'en-

32 *Que les pensées seules*
retenir de ces grandes idées, & de
ne s'occuper que de ce qui a plus de
proportion avec la mesure de notre
grace. C'est pourquoi saint Bernard ne
vouloit pas que ses Religieux deman-
dassent même les vertus dans des dé-
grés si sublimes & si disproportionnés
à la foiblesse des hommes. *Nous de-*
mandons, dit-il, *l'humilité, non dans*
un degré convenable à des Saints; mais
dans celui qui convient à des Religieux
pêcheurs. Nous supplions Dieu de nous
donner la patience, non telle que les
Martyrs l'ont eue; mais telle qu'elle
est nécessaire à notre profession. Nous
le prions de nous donner la charité, non
pas comme les Anges l'ont dans le Ciel;
mais telle qu'il l'a donnée à nos Peres,
qui ont été des hommes semblables à
nous, sujets aux mêmes passions, &
pêcheurs comme nous. Sans doute qu'il
y a quelque chose de plus humble, &
par conséquent de plus solide dans
cette spiritualité de saint Bernard, que
dans celle sur laquelle on fonde cette
pratique.



ne sont point oraison. L. I. 33

CHAPITRE V.

De l'abus des Actes de contrition, &
de l'utilité qu'on peut en tirer, en
retranchant cet abus.

COMME c'est sur les principes que
nous venons d'établir, qu'un Au-
teur de ce temps a fait un excellent
Discours dans un de ses Livres, sur le
jugement qu'on doit faire de ces for-
mules, qu'on appelle Actes de contri-
tion, & que ce discours éclaircit ad-
mirablement tout ce que nous avons
dit sur ce sujet, je ne puis m'empêcher
de le rapporter ici tout entier, & d'en
faire un chapitre de ce Traité.

Je ne craindrai point, dit cet Au-
teur, de dire que je ne crois pas qu'il
y ait rien de plus pernicieux aux ames,
que la confiance qu'on leur donne dans
ces actes imaginaires de contrition &
d'amour de Dieu, qu'ils pensent assu-
rément avoir faits quand ils ont récité
certaines prieres que l'on dresse pour
cet effet.

La contrition & l'amour de Dieu
sont des actions de la volonté, & les

B. v

Fréquente
Comm. part.
2, 6, 12.